



Justice, passion, liberté
 Partition originale composée
 en 1998 par Giovanni Sollima
 © Letizia Battaglia

Giovanni Sollima

PROPOS RECUEILLIS PAR MARIA LOMBARDO

Giovanni Sollima est violoncelliste et compositeur. Il est né à Palerme en 1962 dans une famille de musiciens. Diplômé du Conservatoire de Palerme il a perfectionné ses études à Salzbourg avec Antonio Janigro puis à Stuttgart avec Milko Kelemen. Très jeune, Sollima s'est intéressé aux différents courants musicaux et a imaginé créer un nouveau style en combinant des éléments de la musique classique, du rock, du jazz, et des musiques spécifiquement siciliennes, méditerranéennes, ou encore venues d'Afrique ou d'Inde.

Son premier enregistrement important fut *Spasimo* (1995), une pièce pour violoncelle et ensemble qui a été interprétée par son groupe de musiciens siciliens dans de nombreux lieux et festivals en Italie et Amérique du Nord. En 1997-1998, Sollima vit à New York. Avec un nouveau groupe, le Giovanni Sollima Band, formé de musiciens du "Bang-on-a-can" et d'autres venus de chez Steve Reich, il monte *Aquiarco*, à la Knitting factory, fameux club de jazz à Manhattan, et au Merkin Hall. Il enregistre cette pièce, composée autour de la voix récitative de Bob Wilson, pour Universal. Ses œuvres pour piano, ensembles, contrebasses ou pour la scène sont désormais jouées dans des lieux prestigieux comme La Scala de Milan, le Carnegie Hall de New York, ou à la biennale de Venise. Ses derniers travaux portent sur le ballet (Carolyn Carlson pour Venise) et l'opéra (au festival de Ravenne).

Un matin de l'été 1995, le compositeur Giovanni Sollima fut contacté par téléphone par Emilio Arcuri, adjoint de Leoluca Orlando, alors maire de Palerme. Quelques heures plus tard, ce fut Marco Betta, directeur artistique du *Teatro Massimo*, qui l'appela. Puis ce fut le tour de Francesco Giambone, alors assesseur à la Culture, et de Ferruccio

Barbera, conseiller en communication de la municipalité. Arcuri lui proposa de venir visiter avec lui un endroit encore méconnu qui allait être rapidement rendu aux habitants de la ville. Les autres appels l'invitaient également à venir visiter le site en vue d'y organiser un spectacle. Ce fut une surprise et une découverte pour le musicien.

“Ce soir-là à minuit, raconte Giovanni Sollima, nous nous retrouvâmes tous au *Spasimo* : nous entrâmes par une brèche dans un mur. J’avais un violoncelle. Le site était muré depuis des années. Dès que je me retrouvai à l’intérieur, je fus victime du syndrome de Stendhal... Les récits de mes amis m’avaient déjà décrit les lieux. L’idée initiale était d’y organiser un concert. Mais en arrivant, nous décidâmes d’y composer – c’est-à-dire d’écrire – de la musique sur place. C’est pratiquement là que j’ai tout écrit de ma pièce *Spasimo*. Je cherchais entre les pierres, j’aimais la poussière, les ruines, j’aimais cette ville qui était en train de changer, cette dé-codification... C’était un travail scientifique, mais aussi un contact très émouvant avec les inscriptions en arabe, les passages souterrains, ces pierres qui avaient perdu leur mémoire. Toute cette matière sans mémoire me plaisait énormément et l’histoire du site me fascinait, précisément parce qu’il y avait des brèches, des lacunes, des trous de mémoires. Pour un musicien, mais aussi pour un écrivain, je crois que les vides ont une grande force d’expression. Dans cette composition, j’ai évité de faire quelque chose de trop descriptif. J’évoque un endroit légendaire, mais aussi un lieu de silences, et qui est en train de changer d’identité. Le projet me fascinait et mon travail actuel est très lié à cet endroit.”

C’est ainsi que *Spasimo* de Giovanni Sollima est pratiquement devenu l’hymne de la renaissance de la ville. L’événement eut des effets bénéfiques, accompagnant la réouverture au public de l’ensemble architectural du *Spasimo* et du *Teatro Massimo*, deux étapes fondamentales, mais aussi des Chantiers Culturels de la *Zisa*. “Une sorte de champ magnétique très fort s’y est créé et s’est étendu à toute la place.” Ces monuments sont comme des pierres milliaires sur le chemin de la ville, cette partie du centre historique qui était “un lieu abandonné, sans nom, sans histoire et sans mémoire. Il a maintenant, d’une certaine manière, retrouvé un nom, une histoire, une mémoire, parce qu’il a fait l’objet d’études, et que l’administration communale précédente s’y était intéressée. Il a fallu des années pour comprendre à qui appartenait ce monde, des années pour que les gens recommencent à aimer et à fréquenter ce centre que l’on évitait, que l’on contournait, que l’on ignorait. Il y a quelque temps les gens se sont réveillés,

la “*movida*” a commencé. J’espère que cela va continuer mais je n’en suis pas sûr. J’espère que la véritable force de la ville sera sa population et qu’elle parviendra à garder la mémoire de ces événements. Je ne sais pas si cela se produira : le mouvement pourrait s’arrêter”.

Perdre encore la mémoire ? Est-il possible de se retrouver et de se perdre à nouveau ? Le musicien est convaincu que cela est fréquent à Palerme, parce que, selon lui, “nous vivons d’amnésies totales : un alibi qui nous permet de revenir à notre égoïsme. La force que ce réveil nous a donnée est une petite chose, mais c’est un fil rouge qui nous lie. L’idéal serait que le moteur tourne tout seul maintenant que les choses ont été bien mises en place. Mais nous vivons un moment où il est difficile de prévoir ce qui va se passer”.

Pour un chasseur de sons, Palerme est sans doute une riche source d’inspiration. C’est pourquoi des compositions comme *I canti* et *Spasimo* ne sont pas surprenantes. Mais ce que Sollima recueille et s’approprie, ce sont souvent des sons qui ne sont pas purs. “Il s’agit de gens qui racontent des histoires, de gens rencontrés dans la rue. Je suis toujours étonné quand je parcours le diagramme expressif laissé par les paroles. J’ai étudié pendant des années les paroles qui expriment la joie ou l’angoisse. Elles ont une amplitude, un rythme, une intensité bien définis et donc une place précise sur la portée : cela me fascine. Et puis naturellement, j’ai fait la même chose dans d’autres villes, New York surtout, une ville où il y a une réalité multi-ethnique salutaire... On est là, on peut rester immobile et en quelques minutes voir passer des races différentes, entendre des sons différents, et sentir des odeurs différentes. J’ai toujours eu un rapport particulier avec ma ville. Je ne me suis jamais limité à écouter passivement les sons, je les ai également cherchés. J’ai aussi cherché, à travers ces sons, où se trouvait la volonté, ce fil rouge dont nous parlions, la mémoire. La mémoire vivante est un antidote à des maux éventuels.”

Ainsi la mémoire et l’identité, le passé et le futur d’une ville (et de celle-ci en particulier, la capitale du midi de l’Europe), passent également par des sons, qui parfois ne sont pas nobles, des voix entendues dans la rue, et que le compositeur, par un processus d’assimilation et de distanciation, parvient à rendre virtuels alors qu’ils sont réels.

Comme tant d'autres artistes et intellectuels, Sollima vit sa dimension palermitaine comme une partie importante de son identité mais aussi comme un point de fuite. Les thèmes du voyage et du changement constituent une sorte de fil conducteur de son travail.

“J’ai appris à couper le cordon ombilical de Palerme. Depuis l’âge de treize ans, j’ai toujours beaucoup voyagé. Je vis ici mais, en même temps, j’arrive à être ailleurs en pensée. Vivre à Palerme m’intéresse, parce que cette ville en partie ne m’intéresse pas. Je ne veux pas en être esclave. C’est la même chose pour l’Italie. En fait, je suis à la recherche d’émotions fortes qui me permettent de ne pas me sentir prisonnier d’événements liés à la société, aux coutumes, à la politique... Pour

autant je ne vis pas mon travail de musicien réfugié dans une tour d’ivoire. Je participe à la vie sociale, ce que j’écris subit donc l’influence du monde qui m’entoure, de ce que je vis dans mon milieu socio-culturel”.

La redécouverte des lieux et de l’identité est un des aspects positifs de la politique culturelle des années Orlando. Mais est-on parvenu à inverser la tendance au défaitisme et à la résignation, à considérer que rien ne change jamais ? L’envie de s’améliorer a-t-elle suscité un esprit critique ? Pour Sollima, il s’agit d’une renaissance de la ville, au sens physique du terme. Mais les Palermitains eux-mêmes auraient participé à ce processus avec une certaine inertie si l’on en croit leur comportement actuel. Le musicien a



Source : “L’Europe du sud contemporaine”, Images en Manceuvre Editions, 2000. © Bernard Plossu

d'ailleurs son opinion toute personnelle à ce sujet. "La situation évoque *Le Guépard* de Tomasi di Lampedusa. Les résultats des dernières élections me font penser que les gens n'ont pas les idées très claires. Les habitants ont participé à la renaissance de la ville, mais, selon moi, leur choix électoral correspond à une tentative de suicide collectif."

Pourtant Palerme a la capacité de réagir contre les vieilles habitudes de la vie politique (corruption, opacité totale, connivences avec la criminalité). Les gens ont exprimé leur volonté de dire ce qu'ils pensaient quand ils sont descendus dans la rue pour manifester après les assassinats de Falcone et de Borsellino. Les intellectuels ont montré récemment qu'ils étaient prêts à lutter pour défendre les valeurs de la démocratie et du pluralisme. "Mais il faut des chocs pour réveiller les consciences. C'est ce qui se passe dans une grande partition musicale selon la manière de maîtriser l'énergie dont on dispose. Il faut garder un certain niveau de tension, il faut la voir vivre et se développer dans le cadre de la partition, c'est-à-dire dans une situation temporelle. Dans le fond, c'est la même chose qui se produit avec le peuple, avec les gens, avec une histoire, qu'avec un événement : celui-ci doit susciter une tension forte pour provoquer une réaction forte. Il faut toujours essayer de garder une forte tension. Il me semble qu'on assiste plutôt à la fin d'une époque, comme si la tension avait connu une baisse progressive jusqu'à disparaître complètement, comme si les Palermitains, les Siciliens, se laissaient aller. Ils recommencent à flotter, à se laisser balloter au gré des courants, à subir passivement les événements. Je déteste les Siciliens passifs. Cette situation me rend triste, je me sens moins positif qu'il y a quelques années. Mais, en même temps, je parviens à me rendre compte – rationnellement – qu'il y a quelque chose de nouveau. Je me suis souvent demandé si vivre ici avait encore un sens : en réalité j'y suis parce qu'il y a toujours beaucoup de choses à y faire, surtout en ce moment. Nous devons réaliser que nous sommes les artisans de ce qui se passe, ou du moins nous devons essayer de l'être. Il faut éviter de se replier sur son propre égoïsme, sur les petites dynamiques individuelles. Palerme, dans ses pires moments, était la ville des salons, des petits groupes. Elle a pour vocation d'être au

contraire un observatoire, comme la Sicile. J'ai toujours eu de l'île l'image d'un bateau qui s'éloigne de la terre ferme. Ces dernières années je l'ai vue s'en rapprocher, je l'ai même vue rejoindre le continent..."

Proche de la terre ferme, mais avec des blessures de guerre jamais guéries. Lointaine comme la ville surréelle que montrent Daniele Cipri et Franco Maresco, qui plaît beaucoup à Giovanni Sollima. "Je la trouve très forte, très poétique. Ils ont compris son âme, qui est aussi la leur, et ils la montrent dans toute sa nudité. Elle peut être désagréable à regarder, mais il est juste qu'il en soit ainsi. L'âme de cette ville peut faire mal. Bien proprette comme une ville d'Europe centrale, elle ne serait cependant plus elle-même : Palerme n'est pas une ville d'Europe centrale".

Entre la décadence de l'aristocratie palermitaine, qui se croit encore au temps de Tomasi di Lampedusa, et celle des quartiers populaires, des marchés, de la *Vucciria*, le compositeur admet avoir opté pour la *Vucciria*, même si elle est en train de disparaître, désormais "trop touristique, un peu plastifiée". Il ne fréquente pas beaucoup l'aristocratie. "Elle s'est résignée, dévaluée, renfermée dans sa retraite hautaine. Elle n'exprime plus que détachement et conformisme."

Les jeunes lui semblent plus intéressants, en tenant compte de la différence de génération. "Nous les quadragénaires, nous avons vécu une période pourrie. Nous nous sommes battus d'une manière ou d'une autre dans les années soixante-dix et quatre-vingt. Les trentenaires me semblent moins motivés. Je trouve la génération des vingt ans plus proche de la nôtre : à l'époque des massacres, ils étaient encore enfants, ils pouvaient donc, je ne dis pas ignorer, mais avoir une perception atténuée des événements. Pourtant aujourd'hui ils sont sensibles et motivés. La gauche doit s'intéresser aux jeunes de vingt ans si elle veut se rénover. Je le vois dans les petites associations, de petits groupes se forment... C'est de ce côté qu'il faut regarder."

TRADUCTION : J.-P. PALANCHER